



Le Pharisien *libéré*

Journal de la communauté chrétienne de Sciences-Po

Troisième année – n° 1

Décembre 2001

Centre Saint-Guillaume
42, rue de Grenelle 75007 Paris
<http://www.csg.free.fr/csg>

Avec le commencement de la nouvelle année universitaire, voici que reparait Le Pharisien libéré. Expression, réflexion, information : voici les maîtres-mots qui le caractérisent. Il a aussi l'ambition d'être un véritable outil d'apostolat, un témoignage de la vitalité et de la richesse humaine et spirituelle de la communauté chrétienne de Sciences Po.

Pour mener à bien une telle gageure, nous avons besoin de tous. « Le Pharisien ne se libérera pas sans vous ! » pouvait-on lire dans un éditorial de l'an passé. Cette recommandation reste d'actualité. Ce n'est que grâce à votre collaboration que le journal sera porteur de la Bonne Nouvelle. Ce n'est que grâce à votre enthousiasme qu'il fera réellement grandir en chacun et en tous la Foi, l'Espérance et la Charité, vertus fondatrices de la vie chrétienne.

Puissent de telles attentes être – au cours de cette année – pleinement comblées !

La Rédaction

Bienvenue...

Dire à tous ceux qui rejoignent notre communauté que leur venue est une bonne et heureuse nouvelle.

Bienvenue.

Apprendre à croire en ce temps d'Avent « qu'il est heureux que nous soyons ici » pour accueillir Celui qui nous rejoint et nous précède... Apprendre à croire que sa venue est bonne et heureuse nouvelle.

Bienvenue.

Vous lirez dans ce premier numéro du *Pharisien Libéré* des récits de voyages qui sont les traces de ces rencontres savoureuses où, les uns et les autres, nous sommes sentis accueillis, reconnus, « bien venus ». En ces temps où notre espérance est ébranlée par tous ceux qui revendiquent le nom de Dieu pour justifier la « lutte du bien contre le mal », puissions-nous croire par toute notre vie que c'est le « Bienvenue » adressé à l'autre, à celui qui nous rejoint, d'où qu'il vienne et qui qu'il soit, qui fondera une aire (une ère ?) de paix.

Celui qui fonde l'espérance chrétienne, Jésus le Christ, vient prendre chair dans nos existences, jusque dans leurs noires obscurités, jusque dans les étables les plus délabrées de nos vies, pour les rendre à la lumière. En nous accueillant mutuellement, peut-être découvrirons-nous qu'au fond c'est Lui qui nous accueille... Alors pas de panique, il est plutôt doué question banquet...

Bienvenue vraiment, au Centre Saint-Guillaume, communauté chrétienne des étudiants de Sciences-Po.

Sœur Anne Lécu o.p.

Dans ce numéro :

Bienvenue	1
Un été avec « Inde-espoir »	2
« Yallah Loubnen, En avant le Liban ! »	3
Echos du Week-end à Saint-Sulpice de Favières	4
Un jésuite internaute	5
Rencontre avec un journaliste chrétien	5
Paul, enfant terrible du christianisme	7
Paix et guerre: comment se situer en chrétiens	9
Activités du CGS	10

“ TOUT CE QUI N’EST PAS DONNE EST PERDU... »

Ou un été avec Inde-Espoir

Lettre à l’attention de ceux qui ne savent pas à quoi employer leur prochain été...

Faites-le, ce chantier. Bien sûr, on hésite toujours avant. Même décidés, l’appréhension vous assaille à un moment ou un autre : la peur de l’inconnu, de la maladie, d’affronter une pauvreté que l’on sait extrême car on a vu ou lu *La Cité de la joie*, la peur de faire face à des regards qui nous renverront une image de riche Occidental même pas heureux. Pourtant, on sait qu’il faut y aller. Le regard exalté des « anciens » d’Inde Espoir à l’évocation de leur chantier nous en dit assez long. Et on ne regrette tellement pas.

Je ne vous parlerai pas de la beauté de ce pays, aussi beau qu’il est sale, de la beauté de ses habitants, aussi souriants qu’ils sont pauvres, de la religion hindoue mystérieuse et vivante. Je ne vous parlerai pas de la nécessité d’aller voir sur place ce qu’il en est de ce système de castes inique, aussi révoltant et incompréhensible qu’il est ancestral, et qui semble ne jamais devoir prendre fin.

Je vous parlerai de cette villageoise qui, pour nous remercier à la fin de notre séjour, a passé son après-midi à éplucher et griller des cacahuètes, c’est à dire son unique réserve de nourriture, pour nous les donner ; de ces pleurs de Dianamary en nous voyant partir, après nous avoir habillées trois semaines durant de tous les saris qu’elle avait, sans communiquer avec nous autrement que par des gestes et des sourires ; de ces familles en habits de fête venues de loin pour passer la dernière soirée avec nous, de la reconnaissance de ces parents serrant dans leurs bras leurs enfants tombant de fatigue ; de ces sourires d’enfants nous

accompagnant à notre arrêt de bus pour la dernière fois ; de ce petit garçon de la première maison du village, qui tous les jours courait pour nous faire de grands signes en nous voyant passer...

Que des images de départ, me direz-vous. Mais c’est à ce moment que se cristallisent toutes les émotions, que s’expriment les sentiments dissimulés jusque-là, que se fixent les derniers souvenirs. Il nous restait 15 jours de tourisme, et pourtant cette fin du chantier, c’était notre véritable adieu à l’Inde.

Tant de gratitude vous laisse sans voix et penaud. Qu’avions-nous réellement fait pour mériter tant de reconnaissance ? Des efforts pour récolter de l’argent et des économies pour payer ce voyage, quelques moments pénibles pendant le chantier pour construire ces maisons. Et encore...Rien en comparaison de ces femmes indiennes qui travaillent toute la journée sans se plaindre. Nous avons pourtant douté d’eux et de nous à bien des moments : cette exaspération qui nous prenait de temps en temps devant un Indien nous remettant au travail quand nous aurions bien prolongé notre pause, notre énervement devant les sollicitations continues des enfants, l’aveuglement qui était le nôtre quant à leur pauvreté. Ma prise de conscience à ce sujet date du témoignage d’un médecin, vers la fin du séjour. Il racontait que dans la région les enfants souffraient d’anémie, et que pour les guérir, il suffisait de leur donner un œuf par jour.

Les Indiens de notre village avaient si bien su cacher leur misère que nous serions presque partis sans

la voir. Impeccables et souriants, ils montraient une dignité et une résignation exceptionnelles. Bien des fois donc, nous avons été pris en défaut. Je repense à cet Indien rencontré à Pondichéry, tellement serviable pendant tout un week-end que de sérieux soupçons nous avaient pris. Cet homme était parti dès qu’il avait vu qu’il ne pouvait plus nous aider, sans rien nous demander. Et nous n’avions pas su lui faire confiance.

Comme le dit François, un membre de l’équipe, un voyage en Inde, c’est aussi un voyage intérieur, où l’on découvre des recoins de sa personnalité au détour de situations dans lesquelles nos valeurs quotidiennes, nos défenses immunitaires habituelles de comportement, se trouvent prises au dépourvu.

Il faut donc y aller pour la découverte de l’autre et de soi que cette aventure permet. Pour cette découverte du don et du plaisir de rendre heureux, pour apprendre à recevoir autant et bien plus que ce que nous ne saurons jamais donner. L’exemple du Père Ceyrac en dit long. Impressionnant de gentillesse et de simplicité, il se montre attentif à nos petits ennuis, nous qui aurions pu le croire uniquement intéressé par son action. Il nous communique son amour de l’Inde, des autres, de Dieu. “ Sauvez une vie et vous sauvez l’humanité ” a-t-il dit : il n’y pas de doute, c’est en Inde cet été que m’a été offerte la possibilité de sortir de l’égoïsme et du repli sur soi de notre vie quotidienne, la possibilité de donner, donner ce qui, autrement, aurait été perdu.

Aude de Courtivron

« Yallah Loubnen, En avant le Liban ! »

Imaginez-vous un soir d'été, une belle nuit méditerranéenne, une cour bordée d'arcades de pierre blanche, une soixantaine de jeunes réunis en un grand cercle pour célébrer par la prière l'apaisement du soir...

Vous avez sans doute tous vécu quelque chose de similaire, mais ici la scène est unique. Nous sommes en effet au Liban, mais les jeunes qui prient sont pour moitié français. Nous sommes dans un pays déchiré par quinze ans de guerre intercommunautaire et la première sourate du Coran succède au Notre Père dans un silence respectueux.

Bienvenue à Offre Joie, une association pas comme les autres au Liban. Nous y avons passé un mois cet été, un mois dont j'aimerais vous faire partager quelques idées fortes et belles images et, qui sait, vous donner envie d'aller voir par vous même les cèdres et l'ambiance libanaise !

Pour vous mettre dans le bain, commençons par un rapide historique de l'association... Au début des années quatre-vingt, en pleine guerre civile libanaise (1975-1990), un groupe d'étudiants décide d'organiser des colonies pour sortir un peu les enfants de la violence de la vie quotidienne. Mais dès le début, ils s'imposent une condition, qui prend vite la force d'un symbole fort : les colos seront multi-confessionnelles, aussi bien pour les enfants que pour les animateurs. Bricolées avec les moyens du bord mais bénéficiant du soutien des familles – à tel point que la première est restée connue comme « la colo de la multiplication des pains » –, les « colos de la paix » emmènent les

enfants aux cèdres du Liban, les font camper dans les montagnes libanaises et surtout, leur apprennent à dépasser les clichés mutuellement entretenus par les communautés. Les médias libanais s'intéressent vite à cette association et à son drapeau qui claque sur les bus remplis d'enfants comme un défi à la guerre, le cèdre du Liban au cœur de la colombe de la paix, le tout



encadré par la devise d'Offre Joie : « Amour-Respect-Pardon. »

Dès le début sont instaurés quelques principes encore en vigueur aujourd'hui. Tout d'abord, l'hymne et le drapeau libanais étant parmi les seuls symboles qui n'aient pas été récupérés pendant la guerre, la journée commence par le lever du drapeau, symbole de l'unité du pays et non pas d'un nationalisme étrié comme purent le croire certains Français arrivés à Offre Joie sans avoir laissé de côté les querelles franco-françaises ! De plus, l'association ne prétend pas à un laïcisme imposé qui n'aurait aucun sens au Liban, où le premier réflexe est toujours de se définir par sa communauté religieuse. Le soir, tout le monde se réunit donc pour la prière, impressionnant moment de respect et d'écoute et non pas de syncrétisme mou cherchant à gommer les différences religieuses.

Avec ces quelques principes de base, l'association a grandi, ses activités se sont

multipliées et elle occupe maintenant une ancienne école au Nord du pays, dans un petit village de montagne. C'est ici à Kfifane que se déroulent en juillet les colos, puis en août les chantiers de restauration et d'entretien de ce grand bâtiment. Sous la direction de Melhem, fondateur et animateur à grand charisme d'Offre Joie, une soixantaine de Libanais et de Français travaillent et vivent ensemble au rythme des cris « Yallah chantier », des éclats de rire, des chants, des darboukés, ces petits tam-tam libanais qui résonnent dans toutes les fêtes ou les matchs de foot et de volley improvisés dans la cour... Parfois, pendant la sieste ou le soir après la prière, l'ambiance se fait plus douce, on peut entendre les cigales des oliviers tout proches, c'est l'heure que j'affectionne pour aller refaire le monde avec Melhem qui, malgré ses responsabilités écrasantes (il est aussi avocat et prof de droit à l'Université Saint Joseph de Beyrouth) n'oublie jamais d'être profondément humain, disponible et ouvert à une discussion vraie, émaillée de sourires complices et de silences résonnant de convictions échangées.

Je pourrais encore vous parler longtemps avec cet enthousiasme, peut-être justement parce que le Liban est le pays de l'enthousiasme dans le quotidien, de la fête vécue aussi fortement que le simple sourire accompagnant le bonjour matinal. Je pourrais vous raconter le goût de la cuisine libanaise, les monastères maronites, la voix magique de Feyrouz... Mais je ne voudrais pas non plus dévoiler tout le charme du Liban, alors « Yallah bye » comme on dit là-bas, que Saint Chaalbert vous

Echos du Week-end à Saint-Sulpice de Favières

Tiens, Arnaud, toi qui a de l'humour, tu vas nous raconter ce week-end de rentrée d'aumônerie! »

Ah? Bon. La demande de notre nouveau rédac' chef ne souffrait guère la contestation et je me suis retrouvé ainsi correspondant du *Pharisien Libéré* sur le front des week-ends de rentrée. Soit. Reste à trouver l'humour, chose ô combien plus délicate. Tant pis, sans vouloir de l'humour pour l'humour, je raconterai simplement ce que j'ai vu à Saint-Sulpice de Favières (Essonne).

J'y ai d'abord vu une longue file de randonneurs, des étudiants prêts à marcher de la station de RER jusqu'à la maison d'accueil des Dominicaines de Béthanie, visiteuses de prisonniers. Lors de cette mise en jambe, aucun de nous ne souhaite répondre **p o s i t i v e m e n t** à nos accompagnateurs, prêts pourtant tous trois à nous prendre en stop. Est-ce méfiance, car on n'est jamais trop prudent avec les conducteurs, pourtant ici au-dessus de tout soupçon puisque il s'agit de notre aumônier jésuite, d'une Dominicaine et d'un grand-père de famille, bibliste de son état de retraité ? Non, rien de cela, mais simplement le beau temps ensoleillé de cette fin novembre.

Sitôt arrivé, le traditionnel goûter s'impose, autant pour récompenser la balade que pour faire connaissance. A cet effet, Olivia nous régale de nouveau des pâtisseries réalisées par sa grand-mère, élevée aussitôt au rang de

bienfaitrice du CSG. Alors chacun se présente et l'on sent déjà qu'un groupe est en train de naître, non pas cette simple unité des visages un peu pâlis par le froid de la promenade, mais une union plus diffuse, un peu inexplicable. Nos intervenants prennent alors la parole, pour traiter de ce sujet que nous leur avons imposé comme thème de week-end : la fête ! Aux remarques générales de Sœur Anne sur la fête comme rupture, commémoration (même par anticipation), excès enfin, Bible à la main, répondent les citations précises de notre bibliste sur les fêtes juives et leur pendant chrétien. Le P. Mellon quant à lui attendra le lendemain pour répondre à diverses interrogations sur ce sujet.

Mais la fête n'est pas que dans les textes et l'on verra le soir venu, plusieurs improvisations sur ce thème, depuis la préhistoire jusqu'au XXIII^e siècle. Eh oui, XXIII^e ! Au reste, la chronologie historique est bien mise à mal puisque pêle-mêle, des hommes de l'âge de pierre n'hésitent pas à prononcer des mots aussi délicats que « hétérozygote » ou bien encore « concupiscence », tandis qu'au Moyen-Age des Dominicains, soutenus par des sorcières en furie, condamnent des jésuites au bûcher, ce qui préfigure d'autant mieux du talent d'anticipation des frères prêcheurs que les jésuites n'existaient pas encore ! Ainsi vont les fêtes de carnaval d'inversion des rôles. Les fausses notes fort heureusement ne touchent guère (quoique) nos musiciens animateurs de soirée ou amateurs de danses bretonnes.

Ce que j'ai vu aussi, c'est tout un groupe de couche-tard, presque tout le monde d'ailleurs,

partir la nuit venu se promener dans les bois pour prolonger encore de quelques heures ce temps ensemble. Et de former plusieurs chorales à travers la ville selon les affinités et les connaissances musicales de chacun.

J'y ai vu enfin des lendemains de fête, sans fatigue ni maux de tête!, et d'autres fêtes encore. La messe du dimanche, par exemple, était aussi une fête. Surtout, l'esprit de cette fête se prolongeait tout le jour, par le simple plaisir d'être tous ensemble, de se retrouver et, par exemple, marcher dans les bois de Saint-Sulpice, visiter l'église démesurée par rapport à la taille du village et y tester l'acoustique par un des chants répétés le matin même à l'atelier chorale. La fête, c'est la rupture par rapport au quotidien et très certainement nous rompons avec le rythme de Sciences-Po, sujet d'ailleurs bien peu abordé. Très certainement aussi nous étions heureux, de retour dans le RER, d'avoir été ensemble, d'avoir profité de notre week-end, d'avoir fait connaissance. Très certainement enfin, il y aurait d'autres week-ends, d'autres rencontres, d'autres découvertes des talents des uns et des autres, d'autres fêtes aussi, mais pour l'instant, ce que je sais, c'est que je n'en suis pas ici le rapporteur !

Arnaud Sandret

Un jésuite internaute

Le 22 novembre dernier, le CSG accueillait son premier « invité du jeudi » : le P. Thierry Lamboley. Il nous raconte pourquoi il se passionne pour la communication des chrétiens par Internet.

En 1995, Thierry Lamboley participe à la fondation d'une communauté de Jésuites en Seine-Saint-Denis. Il demande alors à son supérieur l'autorisation d'acquérir un ordinateur, afin de pouvoir se connecter sur Internet. Il fait valoir que cette technique peut servir en tant qu'outil d'apostolat, ce qu'il s'est efforcé de monter depuis lors.

En 1997, on lui propose de concevoir le site des jésuites de France : jesuites.com. Surpris par le succès que connaît sa jeune création, il s'aperçoit très vite qu'un internaute sur cinq consulte les sites recommandés. Une journaliste lui explique alors que leur examen est une bonne manière d'apprendre à connaître le site qui les abrite. Du coup, le Père décide de développer cette partie de son site, désormais renommé : le site jesuites.com a ainsi été conseillé par *Télérama* pour la musique baroque.

Le gros problème des relations sur Internet, c'est que l'on ne sait jamais si elles sont sérieuses, puisque les gens ne se connaissent que par avatars. Le P. Lamboley décide alors de créer un site avec des amies religieuses du Cénacle qui proposeraient des retraites en ligne. Il ouvre donc « Notre-Dame du Web » : ndweb.org. Sur ce site sont proposées des méditations à partir d'animations de texte évangéliques ou d'œuvres d'art ; mais une méthode est également donnée afin de prier à partir des informations délivrées par l'actualité. En outre, deux parcours de retraites sont

proposés qui durent un peu plus de trois semaines avec un mail tous les trois jours et un forum de discussion modéré par l'équipe de Notre-Dame du Web (avis aux amateurs !!). Des temps de retraite sont également proposés au moment des vacances (vous n'avez donc aucune excuse pour ne pas essayer...) et à l'occasion des grands moments de la vie de l'Eglise, tels Noël ou Pâques. Le Père a constaté que les participants finissaient vraiment par créer une communauté sur Internet.

Thierry Lamboley (décidément très actif) travaille également à mettre au point les sites de Bayard, notamment croire.com. La logique étant alors plus économique, il doit faire en sorte que l'entreprise gagne de l'argent ou, du moins, n'en perde pas trop. Le pari est de développer l'Internet payant par abonnement en ciblant le public des familles. Pour se faire, différents sites sont proposés à leurs membres selon leur âge, comme par exemple clicdapi.com, posphore.com, ou encore notretemps.com.

Le P. Lamboley est bien conscient des limites de ce type de communications. Ainsi, lorsque certaines personnes commencent à divaguer dans un forum de discussion « spirituelle », il faut savoir les ramener à la réalité. De même, lorsque les questions posées touchent à des problèmes trop importants, il est impossible et dangereux de régler ces problèmes grâce au virtuel. Il faut donc trouver quelqu'un qui puisse entrer en contact avec la personne pour la conseiller.

Jérôme Brouillet

Rencontre avec un journaliste chrétien : Dominique Gerbaud

C'est avec grand plaisir que nous avons accueilli au CSG jeudi 29 novembre Dominique Gerbaud, rédacteur en chef de *La Croix*, qui nous a parlé de son métier avec passion et profondeur. Qu'est-ce qu'un journaliste, et plus précisément un journaliste chrétien, quelles sont les valeurs au centre du projet de *La Croix*, qu'est-ce qui en fait la spécificité ? Voilà les questions sur lesquelles s'est appuyé Dominique Gerbaud pour nous faire partager sa longue expérience du journalisme (*L'Express*), et du journalisme

chrétien en particulier (*Témoignage Chrétien*, *La Vie*, *La Croix* de 1974 à 1987 puis à nouveau aujourd'hui).

Pour commencer, il a cherché à dresser la liste des qualités dont doit faire preuve tout journaliste. Etre journaliste exige, selon lui, de savoir garder les yeux ouverts sur le monde c'est-à-dire d'être capable de s'intéresser avec une curiosité toujours en éveil. De plus, il faut vouloir créer du lien social et toujours chercher à se mettre à la place des lecteurs : le métier ne consiste pas à se faire

plaisir et à traiter des sujets que l'on trouve intéressants soi-même, mais à se poser constamment la question de savoir ce qu'attendent les lecteurs. En plus de cette ouverture au monde et au lecteur, il s'agit d'être en mesure de travailler vite et en équipe ainsi que d'avoir l'esprit de synthèse.

En tant que membres d'un grand quotidien, les journalistes de *La Croix* cherchent constamment à développer ces qualités. En effet, la mission de ce journal consiste avant tout à rendre service à ses lecteurs. C'est pourquoi le

et également de l'Eglise au sens strict du terme, même si le journal est ouvertement imprégné de valeurs chrétiennes. Il se veut accessible à tous, ce qui le différencie d'un journal comme *Le Monde*, tout en exigeant la qualité et la compétitivité : en ce moment par exemple, deux journalistes de *La Croix* sont présents en Afghanistan. De plus, tous les journalistes ne travaillent pas dans l'optique d'évangéliser le lectorat : ce serait difficile pour un journaliste sportif par exemple !

Alors, qu'est-ce qui peut bien faire la spécificité de ce journal ? Selon Dominique Gerbaud, trois points essentiels doivent être retenus. Premièrement, c'est **l'homme** qui est au centre des préoccupations du journal : les individus plutôt que les structures, les acteurs plutôt que les institutions. Prenons l'exemple de Moulinex : plutôt que de parler des actions en bourse, de l'avenir des locaux ou de l'entreprise au sens abstrait, *La Croix* s'intéresse directement aux gens. Avant de parler de la science en général et de se poser la question de savoir si le clonage est un progrès scientifique ou non, les journalistes s'intéressent aux implications pour l'avenir des hommes eux-mêmes. En outre, le journal se donne l'exigence de parler de ceux dont on ne parle jamais ou rarement comme les pauvres, ou plus généralement ceux qui souffrent et qui restent souvent en marge des projecteurs de l'actualité une fois l'effet de sensation passé (comme pour le Timor par exemple, auquel *La Croix* a consacré six pages quand plus personne n'en parlait). Reprenant une phrase de Monseigneur Etchegaray, Dominique Gerbaud définit la mission du journal : « Aller aussi loin que là où il y a un homme. » Deuxièmement, le journal doit avoir un **rôle pédagogique** et inciter sans relâche les lecteurs à devenir des membres actifs du monde c'est-à-dire à s'engager d'une manière ou d'une autre au service des autres, ce qui implique de les renseigner avec

précision. C'est également pour cette raison qu'il permet aux lecteurs de s'exprimer : une page entière leur est réservée, et ce n'est pas pour y ajouter des commentaires déplaisants et cassants du type : « ndlr : vous n'avez rien compris à l'article de notre journaliste ! », comme on peut le voir dans certains journaux.

Enfin, le journal tente toujours de **faire appel à la raison plutôt qu'à la passion**. Le monde d'aujourd'hui est complexe puisque les relations humaines y sont plus importantes et plus intenses. Par conséquent, il est impossible de dire qu'il n'y a qu'une vérité et de choisir par exemple entre la bonne foi d'un Israélien et la bonne foi d'un Palestinien. Bien sûr, un journaliste ne peut s'empêcher de faire un choix c'est pourquoi, dans ses éditoriaux, Bruno Frappat donne son point de vue. Mais il est nécessaire de donner les différents points de vue pour que le lecteur élabore son propre jugement sans se laisser aller à l'immédiateté de la passion à laquelle conduit trop souvent l'image d'actualité.

Ainsi, être journaliste chrétien pour Dominique Gerbaud, c'est d'abord se mettre au service de ses lecteurs et leur consacrer tout son travail : par respect pour eux, il n'a pas droit à la médiocrité. Le journaliste chrétien n'a pas le droit d'être blasé, même si la fatigue du métier en conduit beaucoup à le devenir : il faut qu'il soit capable de toujours s'émerveiller avec curiosité du monde qui l'entoure. Il doit être encore plus exigeant sur les valeurs éthiques à promouvoir, étant donné qu'un journaliste n'est jamais objectif puisque c'est avant tout un homme. Si la caméra est objective, l'homme qui est derrière et qui la dirige ne l'est jamais, et c'est le cas aussi pour les journaux. Pourtant, le journaliste doit être honnête, c'est-à-dire qu'il doit donner l'information, comme il est écrit dans la Déclaration des Droits de l'Homme, et la donner sans la déformer afin de respecter les lecteurs qui vont la lire. Finalement, c'est de tact et de « feeling » dont le journaliste

chrétien doit principalement faire preuve. Citant Hubert Beuve-Méry, Dominique Gerbaud affirme ainsi : « On peut tout dire, mais pas n'importe quand, mais pas n'importe comment. » Dans un système qui va trop vite et qui se base sur l'immédiateté, le journaliste chrétien a pour devoir d'éveiller sa conscience et surtout de prendre son temps afin de ne pas commettre d'erreurs.

Concernant son rapport à l'Eglise, il est important que le journaliste chrétien réaffirme la pertinence et la validité des valeurs chrétiennes dans le monde actuel. Selon les mots de Dominique Gerbaud, il s'agit de dire aux chrétiens qui se sentent souvent mal à l'aise suite à la culpabilisation que leur font subir les médias : « Ces valeurs-là auxquelles vous tenez, si elles étaient respectées partout, le monde ne s'en porterait pas plus mal, au contraire. » Cette mission est d'autant plus capitale que *La Croix* est le seul quotidien catholique au monde et que sa circulation est de 100.000 exemplaires par jour (dont 92 % par abonnement). Ainsi, tout en sachant se montrer critique à l'occasion (*Dominus Jesus*, affaire Pican), *La Croix* est un journal dont l'attitude générale envers l'Eglise peut être qualifiée de bienveillante, et son lectorat appartient à toutes les sensibilités religieuses mais aussi politiques de l'Eglise, ce qui prouve son indépendance et en fait sa richesse.

Pour finir, Dominique Gerbaud a bien voulu répondre à nos questions, qu'il s'agisse du lectorat de *La Croix* ou de son expérience professionnelle dans le monde journalistique. A l'écouter parler ainsi, avec autant de conviction que de lucidité et d'humour, il n'était pas difficile de comprendre qu'être journaliste chrétien, ce n'est pas simplement un métier, c'est toute une vocation. Ce jeudi, la lumière du 42, rue de Grenelle s'est donc éteinte plus tard que d'habitude, mais qui sait, ce soir-là, au CSG, des vocations sont peut-être nées !

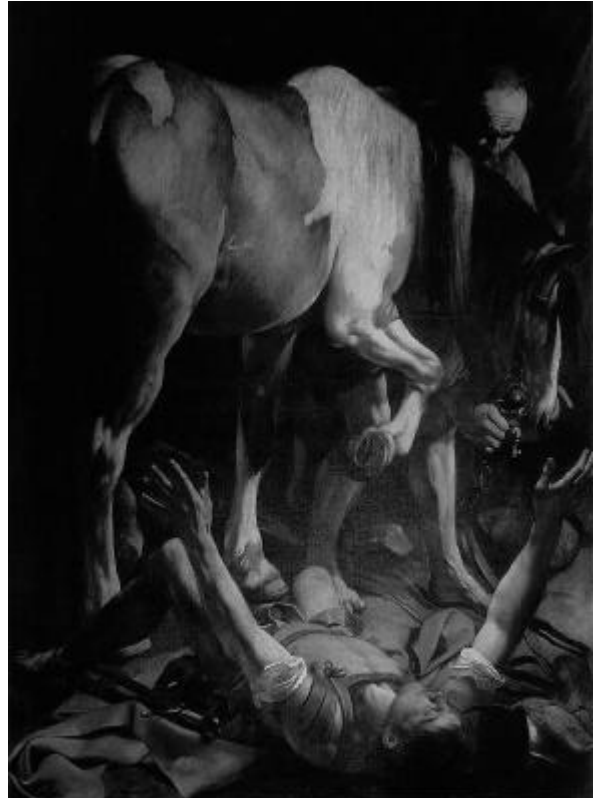
Paul, l'enfant terrible du christianisme !

C'est le titre choisi par le rédacteur d'une revue récente. Un autre auteur affirme « Paul est, après Jésus, le personnage le plus influent de l'histoire du christianisme ». Un troisième le qualifie de : « Paul le mal aimé ». Sa soi-disante misogynie lui vaut un article publié en 1975 écrit par une femme sous le titre : « Saul ! Saul ! pourquoi nous persécutes-tu ? » parodiant l'appel reçu par Paul sur la route de Damas (Actes 9)

C'est dire que Paul est un personnage contesté et qui ne laisse pas indifférent. L'Apôtre Pierre, déjà, à la fin du premier siècle, écrivait dans sa seconde épître (2 Pierre 3,16) : « Paul notre frère et ami, vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée. C'est aussi ce qu'il dit dans toutes ses lettres où il traite de ces sujets : il s'y trouve des passages difficiles dont les gens ignares et sans formation tordent le sens, comme ils le font aussi des autres Ecritures. »

Pourtant, on oublie trop souvent que les écrits de Paul sont les premiers écrits chrétiens. La première épître aux Thessaloniens date des environs de l'an 50, c'est à dire 15 à 20 ans avant l'évangile selon Marc (sans doute le premier des évangiles à être rédigé dans la forme que nous connaissons).

Paul va développer une théologie principalement axée sur la mort et la résurrection de Jésus, (1 Corinthiens 15) Jésus, Fils de Dieu et véritable Messie. Cependant, comme le fait remarquer Michel Quesnel (prêtre de l'oratoire et professeur d'Ecriture sainte et directeur du Département de la Recherche à l'institut Catholique de Paris), dans un bref, mais remarquable petit livre consacré à Paul et aux commencements du christianisme chez Desclée de Brouwer : « Maltraité il l'est, à commencer par la liturgie catholique : les passages lus au cours des messes sont de brefs extraits au milieu desquels des coupures ont encore été parfois pratiquées ; on conserve les phrases théologiques denses, mais les détails concrets qui pourraient donner corps au texte ont été sacrifiés par les coups de ciseaux de pasteurs bien intentionnés, soucieux de ne pas imposer au peuple chrétien de trop longues sections d'un texte difficile. En conséquence l'homélie dominicale ne porte pratiquement jamais sur le message paulinien, qui reste coincé comme un corps étranger entre la première lecture et l'évangile du jour quand on ne l'a pas— toujours pour les mêmes bonnes intentions — tout simplement supprimé. »



« Il s'approchait de Damas, quand soudain une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba à terre et entendit une voix lui dire :

- Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?

Il dit :

- Qui êtes-vous Seigneur ?

- Je suis Jésus que tu persécutes ! »

(Actes 9, 3-5)

Caravage, *La conversion de Saint Paul*, église Santa Maria del Popolo, Rome .

De la passion de Paul pour son Seigneur, de son infatigable zèle missionnaire, de sa tendresse pour ses collaborateurs et pour ces communautés qu'il a fondées, de son amour inextinguible pour ses frères juifs, de sa pensée théologique forte, rien ne nous est dit. C'est pourquoi est proposé cette année, au CSG un groupe de travail sur le thème : « Lorsque Paul écrivait aux chrétiens de Rome ». Objectif : faire découvrir toutes les facettes de ce grand témoin, mieux connaître l'époque où il a vécu, les communautés qu'il a fondées, donner quelques pistes pour lire l'ensemble de son œuvre épistolaire, puis à partir de la mi-janvier parcourir le texte

Cette épître, la plus longue dans l'œuvre de Paul (16 chapitres) a probablement été écrite au cours de l'année 54. Paul écrit à une communauté dont il n'est pas le fondateur et qu'il ne connaît pas (Romains 15,22-29). Il va développer sa pensée sur la puissance de la grâce, la malédiction du péché (7,13-25), la foi qui justifie (3,21-4,25), la mort et la vie avec le Christ ressuscité (6,1-14), la libération par l'Esprit (8,1-17). Aucun autre texte de Paul ne possède une telle organisation dans le développement de la pensée et un plan aussi rigoureux. De nombreuses études contemporaines ont démontré qu'elle obéit aux règles de la rhétorique gréco-latine.

Mais c'est aussi la lettre de Paul qui a sans doute été la plus commentée, d'Origène (II^e siècle) à K.Barth (XX^e siècle) en passant par Jean Chrysostome, Augustin, Thomas d'Aquin, l'Ambrosiaster, Abélard, Luther, Calvin, ou Mélanchton, sans parler des commentaires récents. Mais la richesse de la pensée paulinienne n'intéresse pas que les commentateurs chrétiens. Les philosophes aussi y trouvent du grain à moudre, par exemple : Alain Badiou, *Saint Paul, la fondation de l'Universalisme* aux PUF en 1997 – *Saint Paul* par Stanislas Breton aux PUF en 1988. C'est enfin le cas de nombreux auteurs juifs comme Colette Kessler *Saint Paul, un point de vue juif*, Etudes Septembre 1997 ; Jacob Taubes, *La théologie politique de Paul*. au Seuil 1999 ou Schalom Ben Chorin, *Paul, un regard juif sur l'apôtre des gentils*, éd. DDB 1999

Le commentaire de Luther en 1516 et celui de Calvin en 1540 ont été le point de départ de la Réforme, c'est la raison pour laquelle lorsque fut entreprise la traduction œcuménique de la Bible (TOB) les responsables de cette traduction voulurent commencer par élaborer la traduction de l'épître aux Romains. Ils étaient convaincus que la traduction œcuménique de la Bible ne pouvait plus rencontrer d'obstacles incontournables si l'on parvenait à se mettre d'accord sur le texte de cette épître. La parution en 1967 du premier fascicule de la TOB, offrant la traduction de l'épître aux Romains, fit ainsi dire au Pasteur M. Boegner, président de la Fédération Protestante de France et co-signataire de la préface avec le Cardinal Martin, archevêque de Rouen : « Le texte de nos divisions va devenir le texte de notre rencontre. »

A notre époque, voici quelques bonnes raisons pour se plonger dans ces textes à la théologie vigoureuse. Comme l'écrit Daniel Marguerat dans un très beau petit livre consacré à Paul de Tarse, un homme aux prises avec Dieu (éditions du Moulin) : « Dans un monde où revient, lancinante, la question du sens de la vie et de la dignité humaine, la découverte par Paul d'un Dieu renversant qui nous accueille indépendamment de nos qualités prend une extraordinaire actualité. »

Robert Saadi

**Rencontre Nationale
des
Chrétiens en Grande Ecole**

les 19 et 20 janvier 2002 à Beauvais

« La Bourse ou la vie ? »

En présence de :

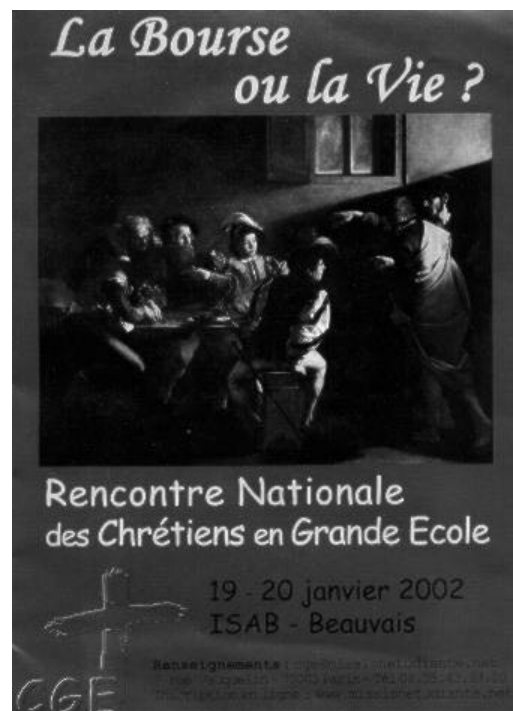
Mgr Guy Thomazeau, évêque de Beauvais, Noyon et Senlis

M. Michel Camdessus, ex-président du FMI

P. Jean-Yves Calvez s.j., philosophe et spécialiste d'économie politique

Fr. Pedro Meca o.p.

Renseignements: cge@missionetudiante.net
7 rue Vauquelin – 75005 PARIS – Tél.: 01.55.43.33.10
Inscriptions en ligne: www.missionetudiante.net



PAIX et GUERRE : comment se situer en chrétiens ?

Tout disciple du Christ est invité à prendre très au sérieux l'invitation à être "artisan de paix". C'est un aspect central dans l'Evangile. Mais toute la Bible nous rappelle que la **paix n'est pas seulement l'absence de guerre** : aucune paix n'est véritable ni durable si elle ne se fonde pas sur la justice. Ainsi, à propos de régions où la guerre paraît endémique, comme le Proche Orient, les déclarations des responsables d'Eglises ne cessent de rappeler que la paix n'y sera durablement établie que sur la base d'une solution conforme au droit de tous, Israéliens et Palestiniens. Le fait accompli ne crée pas le droit.

Faire œuvre de paix, c'est donc travailler à réduire les injustices, les inégalités qui peuvent être des germes de la violence, c'est lutter contre les idéologies d'exclusion, favoriser une culture du dialogue et du respect de l'autre, etc. Mais tout cela prend du temps. Et les conditions d'une paix juste et véritable sont encore loin d'être réunies dans notre monde. Aussi, tout en travaillant à ce qu'elles le soient davantage, les chrétiens ne peuvent échapper à la question : que faire quand il semble nécessaire de recourir aux armes (non pas pour « faire la paix » : les armes ne résolvent jamais rien) mais pour écarter des menaces graves (agressions de divers types, y compris terroristes) ou mettre un terme à des processus moralement inacceptables (génocide, purification ethnique, etc.) ?

Cette question met les disciples du Christ devant de douloureux cas de conscience : d'une part, en effet, le recours délibéré à la violence, même pour une « cause juste », semble contraire à l'Evangile, qui invite à l'amour des ennemis et au refus du glaive. D'autre part, n'est-il pas contraire à l'exigence de charité que de laisser agresser un peuple (le mien ou un autre) ?

Pour éclairer le jugement éthique sur ces situations (jugement à porter forcément « cas par cas »), l'Eglise se réfère aux réflexions élaborées au cours des siècles par les théologiens moralistes sous le nom de « doctrine de la guerre juste. » Certes, les chrétiens répugnent à utiliser cette expression, qui a couvert dans l'Histoire tant de guerres injustes, et qui, aujourd'hui, sonne

bizarrement : comme si la guerre pouvait être « bonne » ! Mais, si l'expression est malheureuse, le contenu de la réflexion connue sous cette étiquette reste pertinent pour éclairer le jugement éthique. En voici un très succinct résumé¹ :

- La règle générale est le **refus de la violence** : tout ce qui porte atteinte à la vie ou à la dignité d'être humains (même criminels) est contraire à la volonté de Dieu. C'est pourquoi, dans tous les conflits de la vie sociale, politique et internationale, les *moyens non-violents doivent être privilégiés*. L'objectif n'est donc pas d'humaniser la guerre, mais de parvenir un jour à l'éradiquer. « Jamais plus la guerre ! » s'exclamait Paul VI en 1965 à la tribune de l'ONU.
- Cette règle souffre pourtant des exceptions. Si le recours délibéré à des moyens violents n'est jamais une "bonne" solution, l'expérience enseigne que, dans certaines circonstances, cette solution paraît moins mauvaise que celle qui consisterait à s'en abstenir (exemple classique : face à un Hitler). Il existe ainsi un **droit de « légitime défense »** contre une agression immédiate et évidente; un droit de **légitime résistance contre des régimes tyranniques** (Paul VI dans *Populorum Progressio*); et aussi un **devoir de porter secours à un peuple menacé d'extermination** (Jean Paul II à propos de la Bosnie)
- Pour légitimer le recours aux armes, il faut aussi être certain que tous les autres moyens (pressions diplomatiques, sanctions économiques, etc.) seraient insuffisants. Cette conviction que l'usage des armes n'est légitime qu'en **ultime recours** a une conséquence importante : c'est une exigence à la fois politique et éthique que de chercher à accroître l'efficacité des **moyens non militaires de règlement des conflits**, afin que les armes deviennent un recours toujours plus ultime.
- Il faut aussi s'assurer que les **conséquences du recours à la violence** ne seront pas telles que la situation qui en résultera sera pire encore que celle à laquelle on veut mettre un terme.

- Seuls ceux qui sont **légitimement en charge du « bien commun »** peuvent prendre une telle décision. Ce critère, qui visait à interdire les guerres privées, pose aujourd'hui de difficiles questions d'interprétation : qui a la responsabilité du « bien commun » planétaire ? L'ONU ? Sans doute, à terme. Mais aujourd'hui ? Depuis Jean XXIII (*Pacem in terris*) et le Concile Vatican II, l'Eglise souligne que la paix dans le monde passe aujourd'hui par la construction d'une société internationale où les Etats ne se feraient plus justice eux-mêmes, mais soumettraient leurs différends à une « autorité publique de compétence universelle. »
- Même dans le cadre d'une guerre « justifiable », **tous les moyens ne sont pas légitimes**. Le respect de la vie humaine est un impératif éthique si fondamental que l'on doit s'efforcer de **limiter au strict nécessaire les exceptions** que l'on y fait dans la guerre. C'est pourquoi seules peuvent être prises comme cibles les *personnes* dont la mise hors de combat est nécessaire pour vaincre. Tous les autres (« non-combattants », prisonniers désarmés, et) doivent être

épargnés. Ce principe, essentiel dans toute la tradition chrétienne comme dans la droit moderne de la guerre (sinon comment distinguer « actes de guerre » et « crimes de guerre » ?) fonde à la fois la **condamnation du terrorisme** et celle de la **stratégie anti-cités** (*Gaudium et Spes*).

En tout ceci, notons le bien, on est dans le domaine de la **réflexion éthique, pas dans le discours religieux**. S'il peut y avoir des « guerres justes », il n'y a jamais de « guerre sainte ». Tout discours de guerre sainte est au mieux une manipulation, au pire un blasphème contre le Dieu « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Mt 5, 45).

P. Christian Mellon s.j.

¹ ~~Ceux qui voudraient entrer davantage dans le détail~~ peuvent se reporter à l'article que je viens d'écrire sur la guerre juste, pour le numéro 124 (15 décembre) de *Croire aujourd'hui*. On peut aussi me demander *Ethique et violence des armes*, publié en 1995 par Assas Editions : j'y développe tout ceci et l'applique à des questions comme le commerce des armes, la dissuasion nucléaire, le droit d'ingérence, le terrorisme.

Les activités du Centre Saint-Guillaume

Toutes les semaines :

Soirée du jeudi

19h15 : Messe à la chapelle du 42, rue de Grenelle.

20h00 : Repas suivi d'une conférence ou d'une rencontre autour d'un invité.

Vendredi midi

12h30 : Messe à l'oratoire.

Groupes de Réflexion

Groupe biblique

Thème : « Lorsque Paul écrivait aux chrétiens de Rome... »

Animé par Robert Saadi : saadirobert@aol.com

deux propositions d'horaires : le mardi à 15h15 et à 20h15.

Groupe église et société

Que disent les chrétiens sur les grandes questions de société : politique, économie, paix et justice, bioéthique...

Animé par le P. Christian Mellon : justice.paix@wanadoo.fr

deux propositions d'horaires : le mercredi à 16h15 et le vendredi à 14h45.

Groupe d'approfondissement de la foi chrétienne

Animé par la Sœur Anne Lécu : anne.lecu@wanadoo.fr

le jeudi à 15h00.

Groupe de prière

Le vendredi à partir de 9 h (précédé d'un petit déjeuner).

Fête de Noël au CSG

Jeudi 20 décembre
à partir de 19h15



Messe

puis

Buffet-repas et soirée festive...

Venez nombreux célébrer cette grande fête !!!

Nous recherchons des bonnes volontés pour préparer cette fête. Rendez-vous jeudi soir 13 décembre au 42, rue de Grenelle après le repas.